

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

## Agate, ma soeur

Jacques Brault

---

Volume 26, Number 1 (151), February 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30721ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

Collectif Liberté

**ISSN**

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this document**

Brault, J. (1984). Agate, ma soeur. *Liberté*, 26(1), 66–70.

# Ô SAISONS, Ô CHÂTEAUX

JACQUES BRAULT

## AGATE, MA SOEUR...

Vous n'avez pas répondu, très chers, à ma dernière lettre et je m'en trouve tout chagrin. N'allez surtout pas protester de votre carte postale; outre que vous m'y traitez fort mal, vous me menacez d'un véritable fléau: un coup de téléphone... Le coup bas, quoi!

Je relis à la loupe votre lilliputienne missive. Entre une goutte de gentillesse et une gouttelette d'ironie, une ombre de fourmi me tire les yeux hors des orbites. Ai-je bien deviné? «Vieux grincheux», écrivîtes-vous à la hâte au verso d'une image de circonstance: la silhouette de Paul Léautaud, prince des grognons (et de la langue française). Bon, passe pour «grincheux», il m'arrive de grincer subrepticement à mes heures perdues, mais ce n'est pas le cas ce matin puisque je vous écris. A la bonne heure. Le soleil et moi nous nous sommes levés en silence et en belle lumière. Le temps passe à peine; sa lenteur fait merveille à regarder. Suis-je donc vieux? Je ne vois vraiment rien venir, sauf parfois un nuage de fine poussière qui descend sous mes yeux; et comme il

disparaît, je me dis que ça ne me concerne pas — pas encore. Il est juste qu'au printemps dernier j'ai franchi le cap des cinquante ans. Ma vie ce jour-là roulait ses houles tranquilles. Au prochain cap, sera-ce le naufrage? Plus j'y pense les yeux fermés (on a sa pudeur), plus je me persuade que tout de même vous avez raison. Votre tort, c'est d'imaginer qu'un appel téléphonique arrangera les choses. Soyons sérieux. Vous ne me connaissez pas d'hier, vous ne me détestez pas trop, vous conservez par devers vous un reste de pitié, alors, de grâce, ne m'infligez pas cette disgrâce, ne m'obligez pas à me pendre au damné téléphone. Oui, dans quelque recoin obscur de ma maison luit un de ces appareils sardoniques. Aux moments les plus inopportuns, il vrille, il stride. J'en suis quitte pour une hausse de tension. Devrais-je vous rappeler (non, pas au téléphone) ce mot de Degas, le roi des grincheux (et du pastel): «C'est ça, le téléphone... On vous sonne, et vous y allez.» J'y vais comme un valet. Une voix aimée, aimante, me console de tout. En reposant le combiné, je me jure qu'à la prochaine alerte je ferai la sourde oreille. Je ne broncherai pas. Je ne cillerai pas. Et je serai malheureux comme les pierres (à qui pourtant on ne téléphone jamais).

Parlant de pierres, il faut que je vous raconte ma plus récente mésaventure. Qui n'est pas sans rapport avec mon sujet (non, pas le téléphone!).

Un soir, après le travail, il pleuvait et ventait à tous les diables. J'ai avisé un restaurant, je suis entré. En me glissant sur la banquette, mon pied gauche s'est à demi retourné, j'ai failli me tordre la cheville et m'affaler sur la table. Rire général tout à côté. Quatre jeunes femmes me dévisagèrent un bref instant puis reportèrent leur intérêt sur elles-mêmes. J'en profitai pour me remettre un peu d'aplomb et consulter le menu grasseux. La serveuse approchait, et j'hésitais toujours entre le pâté chinois et le cigare au chou. C'est alors que la curieuse sensation s'imposa. Mon pied gauche ne touchait pas complètement le sol. Il

donnait de la bande. Un objet semblait rouler sous ma semelle. Je songeai que j'avais décidément commencé à descendre la pente de l'archaïsme. La serveuse m'empêcha de sombrer dans la déprime en me conseillant la spécialité du jour, une fricassée de veau garnie de lentilles. Il fallait cependant vérifier, avec la main, la cause de ce roulis pédestre. L'opération ne passerait pas inaperçue. Mes voisins avaient l'œil vif et le verbe haut. On me verrait me contorsionner, disparaître presque sous la table, tandis que la serveuse s'amènerait, c'était fatal, et pour m'extirper de mon inconfort j'appuierais à l'aveuglette ma main droite sur l'assiette de fricassée. Re-rire général. Je n'osais imaginer la suite. Mais la sensation persistait, envahissait mon corps. Je choisis de me distraire. Un mot avait jailli de la conversation féminine: gérontologie. Il roula dans ma tête et je pris garde qu'il ne tombât sous mon pied droit. Je prêtai une oreille discrète aux dames rieuses, histoire d'avancer dans ma réflexion, graduellement, comme on avance en âge. Le veau refroidissait. Mon pied gauche s'engourdissait. Oui, c'était ça, la vieillesse. Et puis tout s'est passé très vite. En se levant pour partir, les gérontofilles se mirent de concert à regarder sous leur table, adoptant les postures adéquates (les chanceuses!). J'entendis un autre mot, clairement: Agathe. Joli nom... Non, je me trompais. Le mot s'insérait dans une phrase: «Ma chaîne est cassée, j'ai perdu mon agate!» Je ne bougeais plus, je respirais à peine, je comptais une à une les lentilles figées dans mon assiette. Soudain je faillis m'esclaffer. Le patron accourait, les jeunes spécialistes de la décrépitude s'énervaient et moi, j'endurais affres et angoisses à cause d'une lentille durcie par l'oubli et qui s'obstinait à ne pas quitter ma semelle gauche. Une grosse lentille, à vrai dire, très, trop grosse. Mon soulagement fut de courte durée; une bouffée d'adolescence à cinquante ans. Le voisinage s'était déplacé vers la caisse où le patron devait prendre la déposition de la malheureuse Agathe. L'agate!... — et du coup la

révélation me fit l'effet d'un coup de téléphone — ... je la foulais du pied, que dis-je, je la dissimulais comme un voleur qui profite de l'occasion. Surtout, ne pas me lever précipitamment; ce sera la catastrophe. Encore moins crier; ce sera l'émeute. Je suis resté là toute une fin de vie.

Comment me suis-je retrouvé dehors, sous un réverbère, en proie aux taloches du vent et aux crachats de la pluie? En tout cas, je tenais l'objet dans le creux de ma main. Une pauvre petite chose encore indécise sur ses apparences; navrée de m'avoir causé tant de soucis; soulagée, timidement, d'avoir rompu la chaîne qui la dénaturait. Car c'était une vraie pierre, une agate toute de miel et de lait bleu. Nous allâmes chez moi nous mettre au sec et dans une longue songerie. Je la considérais, cette roche siliceuse, variété de calcédoine, je scrutais sa translucidité, espérant un je-ne-savais-quoi dont la signification me procurerait un réconfort. Mes pensées s'imageaient et mes images se carambolaient. L'agate offrait à ma paume une joue d'enfant et par ce contact d'une douceur douloureuse refluit vers moi un instant perdu en chemin voilà des siècles, et j'entendais la voix de ma petite fille: «Papi, quand toi tu vas être vieux-vieux, est-ce que moi je vais être mourue?» Les larmes que j'avais retenues coulent maintenant. Mon unique, celui qui avait tout le loisir de t'aimer est déjà vieux et toi, ma précieuse, tu as souffert déjà plus qu'une mort. Sur qui suis-je en train de pleurer, qu'y a-t-il au loin que mes yeux salés ne voient pas venir? Qu'en dis-tu, sœur Agathe, vierge et martyre? Chaque fois que je m'é gare, je n'y vais pas par quatre chemins.

«Lève la tête, homme du soir.» C'est toi, pierre du temps, qui me sauves de la complaisance pleurnicharde. Tu es ancienne d'une ancienneté aussi insensible aux humains que l'érosion des montagnes, le glissement des glaciers, les retraits du littoral. Tu es née à l'abri d'un hasard heureux; le regard porté sur toi ne peut qu'oublier le nom des choses vues.

Vieillir, ce serait donc aussi cela? Echapper à la mort du moment. Mourir dans ce que l'on crée. Va donc pour la vieillesse, et va pour le temps qui a posé sous mes pas (j'en ai la cheville encore sensible, mais ne grinçons pas) une petite chose du monde, dure et ronde comme une idée têtue, irréductible à toutes les vérités reçues, et lisse comme un os usé, glissant sous les contraintes, gentille devant l'injure, patiente à la maladie, et digne compagne d'un demi-fossile. Mais mon agate voit venir encore des choses, plus précisément des pommiers. Très vieux. Abandonnés. J'avais entrepris, cet été, de les rajeunir. Ils étaient surchargés de bois mort et de meurtrissures. Je me disais que la tâche serait longue et pénible. Encore une affaire de temps. La patience, vertu tardive, renverse le cours de l'irréversible. Une perte irréparable, peu à peu, par le travail du souvenir, se regagne en présence figurée; la blessure se cicatrise. La vie reprend à la mort ce qu'elle n'a pas tué complètement. Et les pommiers vivent leur vieillesse avec un air de fête; leurs feuilles nouvelles brillent comme des agates verdoyantes. Pour un peu, je m'accrocherais une barbe de patriarche, je m'agripperais à une canne tordue, je m'inscrirais à l'amicale des antédiluviens, je... hé! ne versons pas dans l'intempestif, n'imitons pas ce sacré téléphone qui sonne.

Où en suis-je (où êtes-vous?)? J'avais, en commençant, une petite idée dont je voulais vous faire part. Et puis, il y a eu tout ce cafouillis, des souvenirs plus ou moins vétustes que j'ai remués maladroitement. Ma petite idée m'a échappé. Elle a peut-être roulé sous les pas d'un passant (si vous rencontrez quelqu'un qui boite...). Ne vous impatientez pas, très chers; nous en reparlerons bientôt. Car je vais sur l'heure vous asséner un de ces coups de téléphone dont vous me direz des nouvelles (par écrit!).